



Extrait du Association pour l'Économie Distributive

<https://www.economiedistributive.fr/La-societe-de-droit-selon-F-A>

Lectures

# La société de droit selon F.A. HAYEK

- La Grande Relève - N° de 1935 à nos jours... - De 1988 à 1997 - Année 1988 - N° 869 - juillet 1988 -

Date de mise en ligne : mercredi 15 juillet 2009

Date de parution : juillet 1988

---

Copyright © Association pour l'Économie Distributive - Tous droits réservés

---

Couronné d'un prix NOBEL, Friedrich HAYEK, chef de file d'un néo-libéralisme, a fait école auprès de cette intelligentsia formée et mobilisée pour combattre les idéologies socialistes afin de préserver les appropriations/sources de revenus. S'efforçant de justifier l'injustifiable, HAYEK entend légitimer l'économie de marché, le système du profit, le gain quelle qu'en soit l'origine, quelle qu'en soit la finalité, soucieux de donner bonne conscience aux affairistes, aux spéculateurs, aux fraudeurs, à tous ces chevaliers du profit fêtés de prospérité générale, de confort d'apprendre le rôle éminent dont ils se voient gratifiés.

Prospérité générale ? C'est beaucoup dire. En fait, le libéralisme fabrique plus d'exclus qu'il ne crée de gagnants. Combien sont-ils, victimes du chômage, d'accidents de parcours, de la malchance, à tirer la langue face à des monceaux de biens inaccessibles à tant et tant de budgets familiaux, jouets d'une insécurité permanente, en proie à l'iniquité, à la peur...? Mais la masse de ces exclus, en progression constante, disparaît dans une trappe, occultée par le clinquant des vitrines qu'illuminent les feux de la publicité, les voix des calculitrants étouffées par le tamtam de la propagande.

La thèse de HAYEK, telle que l'explique Ph. NEMO dans son livre, ne résiste pas à la critique la plus élémentaire, plus à l'aise, certes, pour dénoncer les défauts d'un capitalisme d'Etat, que pour encenser le modèle idéologique de la société néolibérale. Ce rabâchage de propos mille fois entendus dissimulant la duplicité d'un clan, ne saurait convaincre les victimes du libéralisme, ceux-là qui en subissent les réalités dans leur vécu quotidien.

On observe chez HAYEK ce même ensemble de lacunes relevées chez ses confrères en néo-libéralisme, les FRIEDMANN, SORMAN, GILDER, ADLER, MINC, ROY et consorts, tous entraînés à maquiller leur idole, la société libérale, à travestir en vertus les moeurs d'une catin, ses vices et ses tares.

Pivot du système, le marché n'est jamais qu'une minuscule planète perdue dans la nébuleuse des besoins réels dont moins du millième vient s'y exprimer sous une forme solvable. Et puis, fait-il la différence entre l'utile, le nuisible, le superflu ? entre ses genres de clientèle : l'Etat avec ses armements et sa gabegie, les grandes sociétés au luxe racoleur ? Enfin les théoriciens du libéralisme trouvent commode de faire l'impasse sur les productions détritiques, stockées ou gaspillées. Exclue de leur vocabulaire, l'abondance n'a pas droit de cité dans une économie de marché dont elle paralyse les rouages les plus essentiels : le profit, l'emploi.

...Impasse également sur les profits de guerre, sur les enrichissements sans cause, sur les gains spéculatifs, sur ceux qui résultent de la fraude, d'activités illicites illégales, des escroqueries, des vols, de l'exploitation des malheurs d'autrui. Tous n'ont-ils pas la même couleur que le gain du petit boutiquier, de l'artisan besogneux ?

Impasse sur la finalité du travail, sur les gaspillages, sur le conflit rentabilité/utilité, sur le caractère foncièrement amoral et asocial, inhumain, barbare et cruel du système dont ils se sont fait les héros, résolus à le défendre contre vents et marées, contre l'adversaire socialiste, contre les trublions, contre les factions révolutionnaires, contre l'abondance.

Impasse sur les entraves à la libre concurrence, sur les ententes et monopoles, sur les subventions, les aides, les réglementations, les quotas, les taxes, sur l'arsenal du protectionnisme de style reaganien contre les importations à bas prix...

Le marché, ordre spontané ? Posant en postulat que la loi du marché serait une loi inscrite dans la nature des choses, HAYEK en tire la conclusion que l'ordre du marché rend possible la conciliation pacifique des projets divergents, que les objectifs des producteurs s'adaptent nécessairement aux besoins des acheteurs, que nul ne saurait être accusé d'agir injustement. Mais pas de droits sociaux, souligne HAYEK, l'ordre prédominant des libertés individuelles que l'Etat a pour mission de préserver, sauf à enclencher un processus de dérive totalitaire de la démocratie. Demander davantage de justice en faveur d'un groupe donné, ce serait, observe encore HAYEK, privilégier l'intérêt de certains sur les chances de tous. Du moins, le jeu du marché est-il globalement profitable à tous puisqu'il

accroît les chances pour chacun de satisfaire ses besoins grâce à l'augmentation du flux des biens.

...Arrêtons ces divagations. HAYEK est un visionnaire. Il n'a pas les pieds sur terre. Il orbite à l'intérieur d'un bocal, revenu un siècle et demi en arrière au temps béni de J.B. SAY, un temps d'apogée sous l'effet d'une accélération sans précédent du progrès scientifique et technologique, source d'abondance, de crues de production durables, cauchemar pour les théoriciens de l'économie de marché, fâchés d'austérité, d'épargne, de privations.

Le jeu du marché a pour but le profit et rien d'autre. Pas de production, plus d'échanges, plus de partenaires sans perspectives de gain quelle que soit la réalité, l'attente du besoin en marge du marché. Associé à la rareté, à l'extension des débouchés, le profit incite à produire n'importe quoi. Au sein des démocraties fricardes, la nuée des lobbies organise le siège de l'état-client tandis que l'industrie publicitaire se charge de la mise en condition des consommateurs. Enfin les guerres, chaudes ou froides, cultivées ici et là, procurent les débouchés d'appoint indispensables à l'assainissement des marchés, au soutien de l'emploi, à la relance des profits.

On notera que l'URSS n'a pas eu besoin du marché pour développer sa production et que la contrainte du travail reste la même dans tous les régimes, un travail soumis à horaires, à une discipline imposée par les grands et les petits chefs.

Quant à la liberté personnelle, cheval de bataille traditionnel des milieux libéraux, HAYEK n'en ignore pourtant pas les entraves : maladie, contraintes familiales, dictature du fisc, des pris, des banques, de l'employeur, dispositions des lois, du code pénal avec ses innombrables interdictions, insécurité du revenu, propagande, publicité obsédante, irritante, échecs pour les endettés, attentes, embarras de la circulation, contraventions, délinquance, quête d'un emploi, voisinage, environnement.

Il en va de même pour la liberté d'expression pareillement encadrée de tabous, livrée à l'appréciation, au bon vouloir des médias, de la confrérie de l'Édition, à l'usage par l'argent, par les frais d'un procès.

La liberté n'est que viande creuse pour le troupeau rationné en loisirs, rationné en argent, contraint de se lever de bon matin, enrôlé pour couvrir prioritairement à cent pour cent les besoins de clans privilégiés et participer, contre son gré, au combat contre l'abondance afin de sauver le profit.

Langage insolite, déroulant pour HAYEK et ses fans auxquels ce genre de réflexions devrait ouvrir les yeux. Il leur reste à se pencher sur la formule d'un socialisme à monnaie de consommation mieux en mesure que ne le sont les socialismes à enseigne et toutes formes de libéralisme, de séduire l'ensemble du corps social, salariés et non salariés, solidaires pour accueillir l'abondance, sachant s'en distribuer les fruits (2).

(1) Philippe NEMO, Ed. P.U.F.

(2) Cf : L'AN 2000, une révolution sans perdants (H. MULLER) PLON (1965).

Le Manifeste communautaire (d°). Les Cahiers de la Quinzaine (1968).